

Entretien avec Ricardo Bianchi

1. ¿Cómo anticipa Usted el porvenir de la “clínica psicoanalítica”?

Ladite « clinique psychanalytique » n’a pas su se départir du modèle médical (où le patient est sous le regard, ainsi que l’a montré Michel Foucault¹), cela jusqu’à édifier une nosographie composée de trois grandes entités cliniques : névrose, psychose, perversion. Les dénommer « structures » plutôt que « maladies » ne change rien à l’affaire. Ainsi par exemple continue-t-on à imaginer un degré supérieur de gravité aux psychoses en les comparant aux névroses, ce qui n’a aucun sens, et Lacan n’a pas manqué de le faire savoir. Quant à la perversion, la diversité elle-même que ce terme prétend rassembler suffit à en démontrer la non-pertinence et donc *a minima* l’inutilité ou, pis, la nocivité (les homosexuels et les transsexuels², notamment, en savent quelque chose). Quoi qu’émettent, au titre d’une réserve, les psychanalystes, nombreux, qui s’y emploient, diagnostiquer est identifier. Or l’analyste n’identifie pas.

Une clinique analytique n’aura jamais d’autre effectivité que son propre renouvellement, lequel opère de deux façons au moins : en revisitant les cas publiés (ce que Lacan a largement pratiqué, et bien d’autres également, psychanalystes, historiens, notamment à l’endroit des cas de Freud) ; en publiant de nouveaux cas (ce à quoi Lacan s’est adonné, par exemple avec André Gide et James Joyce, tout en s’abstenant absolument quant à ceux qui auraient été issus de sa pratique). Ces deux biais signalent que la clinique analytique n’est jamais stabilisée, fixée – telle est sa grandeur, laquelle ne va pas sans une certaine misère, celle d’un impossible enseignement clinique hormis, précisément, ces deux voies innovantes, et donc mouvantes, déstabilisantes. Or l’une et l’autre n’adviennent à l’effectivité qu’en prenant acte de ce que Gilles Deleuze dans sa présentation des ultimes avancées de Michel Foucault note dans les termes suivants :

¹ Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, Puf, 1963.

² Ceux d’entre eux qui ont pu lire une certaine « présentation de malade » de Lacan ont à juste titre jugée intolérable ce qu’a pu alors dire le présentateur. Et tout récemment encore pouvait-on lire dans le journal *Le Monde* (11 avril 2014) le propos suivant tenu par quelqu’un qui, comme beaucoup d’autres, psychanalystes inclus, a bien dû se mettre au goût du jour, mais dont le propos témoigne qu’on n’y parvient pas. Ayant écrit « transsexualisme », ce journaliste précise, entre parenthèses : « Conviction d’appartenir à un autre sexe que le sien », soit, très exactement, l’assertion qui a été déterminante pour que les transsexuels soient considérés comme des psychotiques et maltraités comme tels.

La subjectivation, le rapport à soi, ne cesse pas de se faire, mais en se métamorphosant, en changeant de mode, au point que le mode grec est un bien lointain souvenir. Récupéré par les rapports de pouvoir, par les relations de savoir, le rapport à soi ne cesse de renaître, ailleurs et autrement³.

On admettra que la casuistique analytique (la casuistique, c'est penser par cas, seulement par cas) ne s'est avérée innovante que lorsqu'elle a su recueillir la manière, chaque fois actuelle, dont le rapport à soi a su « renaître, ailleurs et autrement ».

2. *¿Cómo imagina las formas venideras del síntoma?*

N'étant ni prophète, ni prévisionniste, ni soucieux de pronostiquer, me voici guère en mesure de vous répondre...

3. *¿Cuál es el lugar y la función del discurso psicoanalítico en la Universidad, en caso de que Usted le asigne alguno?*

Il n'est pas concevable que puisse se tenir dans l'université un discours autre qu'universitaire. La bonne volonté ou l'intention de ceux qui y enseignent n'est pas ici en cause, mais, plus simplement et plus radicalement, le dispositif (cours, examens, travaux dirigés, diplômes, thèses, etc.).

Cela dit, je ne suis pas pour autant, et en accord avec Lacan, de ceux qui brandissent comme un étendard le discours psychanalytique en insinuant tout le mépris qu'ils ont pour le discours universitaire.

L'adresse de chaque production de savoir qui se présente à l'enseigne de l'analyse est, selon Lacan, le non-analyste, l'universitaire aussi bien. Ce point d'adresse est très important, il vaut comme un des traits, peu nombreux, qui permettent de distinguer le mouvement analytique d'une secte (ce dernier terme entendu péjorativement, comme c'est le cas en Occident – point du tout en Inde). À lui seul, le non-analyste signale qu'il n'y a pas d'« entre psychanalystes », pas de « collègue psychanalyste » ; « analyste » ne s'écrit pas pluriel, si toutefois l'on admet qu'analyser relève de l'acte et que cet acte est d'autant plus nécessairement celui de quelqu'un que ce quelqu'un est appelé, dans cet acte, à incarner n'importe qui. Pensée comme acte, l'analyse exclut que quiconque puisse jamais déclarer : « Je suis psychanalyste », car on ne l'est pas en dehors de l'acte, tandis que dans l'acte, Lacan l'a noté, « le sujet n'y est pas ».

³ Gilles Deleuze, *Foucault* [1986], Paris, Minuit, 2004, p. 111.

Par ailleurs, il n'est aucun analyste dont la production inventive a pu être appréciée dont on puisse admettre que cette production se soit dispensée de tout appui sur des travaux universitaires. Lacan est à cet égard exemplaire, Freud ne l'est pas moins.

4. *¿Cómo interpreta esa invención de Lacan, “el deseo del analista”, y su relación con la contratransferencia?*

Un seul séminaire durant toute une année ne suffirait pas à permettre de vous répondre.

5. *¿Cuál es su propuesta para el análisis de control y qué función le asigna?*

Jean Clavreul – paix à son âme – fait partie de cet ensemble premier de gens qui ont suivi les séminaires de Lacan, mais qui n'ont pas pour autant jugé bon de le lire, moins encore de l'étudier de manière critique. Tout s'est alors passé comme si être imprégné de Lacan suffisait. Ce diagnostic n'est pas de moi, il fut celui de Lacan :

À ce moment-là il fallait que je me fasse entendre de mon auditoire... Qu'est-ce que ça pouvait bien leur foutre ? Simplement, ils entendaient du Lacan. Enfin, du Lacan, cette espèce de clown, n'est-ce-pas, qui faisait merveilleusement son trapèze, bien entendu... pendant ce temps-là, ils lorgnaient déjà à la façon dont ils pourraient retourner à leur digestion⁴.

Une telle imprégnation digestive a notamment empêché d'éclaircir le rapport de Lacan à Freud, et a laissé tout un chacun inerte sous la suggestion de Lacan, politiquement utile et théoriquement incorrecte, se revendiquant freudien (j'ai appelé « freudolacanisme » cette incapacité des prétendus « élèves » à se dégager de cette suggestion). Pour aller au plus vif, et quitte à simplifier quelque peu, je dirai que Freud pense en deux (en termes de conflit), Lacan en trois (en termes de tiraillement). Pourquoi, si n'était pas en jeu et à l'œuvre ce changement de paradigme, Lacan aurait-il dû reconsidérer, reconfigurer presque toutes les thèses de Freud qu'il a mises sur son établi ? Les exemples ne manquent pas. Ainsi, lorsqu'il définit l'autoérotisme comme un « manque de soi », est-il freudien ? Certainement pas. L'est-il lorsqu'il affirme qu'il y a transfert dans les psychoses ? Pas davantage. Son « moi », celui de l'identification imaginaire, a-t-il le moindre rapport avec le moi de la seconde topique ? Aucun rapport. Etc.

⁴ J. Lacan, ...ou pire, 21 juin 1972.

Dans ce que vous rappelez qu'aurait dit Clavreul je ne lis que sottises. La notion freudienne de « construction » a souvent égaré Freud, le cas dit de « la Jeune Homosexuelle » en est un exemple frappant. De Freud à Lacan le changement de paradigme s'est accompagné d'un changement de style dans l'exercice de l'analyse – il ne pouvait d'ailleurs pas en être autrement, l'un n'allant pas sans l'autre. Et le style lacanien d'analyser, notamment cette manière de coller à l'événement, au ponctuel, autrement dit et mieux dit de laisser place à l'intervention de l'éclair, se dispense de tout recours à la construction. La présentation freudienne de l'analyse comme d'un voyage en deux temps, un premier temps où l'analyste se fait une opinion du cas (en français on dit « se faire une religion »), puis un second temps où il tente de faire admettre cette construction au patient, n'a plus aucun sens avec Lacan.

La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause, de Moustapha Safouan⁵, récemment paru en France, permet de se rendre compte que le grand ouvrage de Ferenczi et de Rank, *Perspectives de la psychanalyse*, paru en janvier 1924, avait instauré une fracture dans le champ freudien. Cette fracture distribue deux manières différentes d'analyser qui ne restent pas moins rivales aujourd'hui encore. Le séminaire de Lacan *L'Acte psychanalytique* a clairement pris position en faveur et du côté de Ferenczi en prônant l'analyse comme acte et non plus seulement comme « perlaboration ». Ainsi, tenter d'introduire chez Lacan la notion freudienne de « construction » revient à négliger cette prise de position de Lacan. On voit ici avec Clavreul le freudolacanisme fonctionner à plein régime. Peut-on être plus confus qu'en attribuant ladite « construction » au « désir de l'analyste » (dont Freud n'avait aucune idée) ? Ce n'est pas le « désir de l'analyste » qui amène Freud à « construire », comme il l'a fait, le cas de la Jeune Homosexuelle, bien plutôt la position de se vouloir, ainsi que l'a noté Lacan, « trop père ». La Jeune Homosexuelle n'a pu que rire, et même se moquer, en voyant Freud tenter de lui refiler un complexe d'Œdipe⁶.

La confusion, cette fois interne au frayage de Lacan, atteint son comble lorsque l'on fait du contrôle une forme de passe, comme vous m'écriviez que Clavreul l'aurait envisagé. Je ne vois là qu'un cas de plus où la passe a été malmenée. Bien des gens, qui

⁵ Paris, Thierry Marchaisse éd., 2014.

⁶ Inès Rieder, Diana Voigt, *Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle*, trad. de l'allemand par Thomas Gindele, Paris, Epel, 2003. Jean Allouch, *Ombre de ton chien. Discours psychanalytique, discours lesbien*, Paris, Epel, 2004.

n'ont que le mot « passe » aux lèvres, n'ont aucune idée de ce dont il s'agit ; certains, même, ont réussi à mettre en place ladite passe dans leurs institutions tout en réussissant à faire oublier qu'ils avaient été résolument opposés à la passe et s'étaient abstenus d'eux-mêmes de s'y engager (avec raison !). Et l'on peut ici se souvenir que Lacan a fini par déclarer, en séminaire, c'est-à-dire en public, qu'à aucun des AE (Analystes de l'École) il ne recommanderait de se présenter à la passe. Ils n'en étaient pas là ! Et c'est pourtant à eux que Lacan s'en était remis pour juger chaque passe, tout en attendant, en vain donc, que la mise en acte réitérée de la passe les transforme. Pourtant guère réservé en inventions, Lacan n'a pas su faire autrement que de demander aux AE qu'il avait lui-même désignés (non sans quelque arbitraire et par commodité) de participer audit « jury d'agrément » censé être en mesure de distinguer si le candidat était bien dans un moment de passe. Il l'a su par après, il s'était fourvoyé.

6. *¿Ha abandonado ese proyecto abierto en su viejo libro letra por letra mediante el ternario: traducir-transcribir-transliterar?*

Lettre pour lettre, est-ce bien un « vieux livre » ? Le ternaire que vous rappelez : « traduire, transcrire, translittérer », est un dérivé, sous-produit du fondamental car paradigmatique ternaire « imaginaire, réel, symbolique ». Ainsi en subit-il le devenir. Quel devenir ? Beaucoup de ce que je puis lire de littérature « lacanienne » s'avère n'être en rien réglé sur ce paradigme, alors même que Lacan, dès 1953, moment où il l'invente, puis tout au long de son parcours et jusqu'à la fin, n'a cessé de le mettre en jeu dans le moindre de ses propos. Son échec, celui qu'il a dit tel, est aussi là. Et c'est de cette façon que je puis, pour une part tout au moins, m'expliquer le peu de travaux qui se sont servis de mon développement de « imaginaire, réel, symbolique » en « traduire, transcrire, translittérer ». Faire la liste des errements qu'implique cette double non prise en compte serait fastidieux. *Lettre pour lettre* n'a pas vieilli, n'a pas pris une ride, cet ouvrage, comme et avec le ternaire R. S. I., a bien plutôt été congelé.

Ce qui a suivi le décès de Lacan n'est pas très différent de ce qui a suivi celui de Freud, une sorte de noyade d'un enseignement à force de commentaires ineptes tenus par ceux qui prétendaient le suivre. On compte quelques exceptions. Allez, je me lance dans une évaluation. Parmi les milliers d'ouvrages qui ont été publiés sur Lacan après son décès, combien valent la peine d'être étudiés ? Combien, tout en demeurant dans le fil de l'enseignement de Lacan, éclairent cet enseignement, autrement dit le problématisent ? Un pour cent ? Deux pour cent ? Lors de mes venues en Argentine, je

demande à chaque fois : « Un livre a-t-il récemment été publié ici qui mérite d'être traduit en français ? » Rares sont les fois où mes interlocuteurs font aussitôt état d'un tel ouvrage et, lorsque cela a lieu, les éditions de l'École lacanienne (EpeL) ne manquent pas de le publier.

De cette marée noire d'inepties « lacaniennes », nul n'est responsable, si ce n'est, d'abord, l'enseignement de Lacan. N'a-t-il pas déclaré : « Mes élèves, s'ils savaient où je les mène, ils seraient terrifiés » ? Ou encore : « Le désir, c'est l'enfer. » L'accès à l'inexistence de l'Autre (qui n'est pas l'enfer) présente en effet à l'occasion une face de terreur, d'où se déduit, au moins pour une part, la distance où l'on s'en tient.

Existe-t-il un biais qui permette l'accès à l'enseignement de Lacan dans sa radicalité ? Exemple paraît à cet égard le rapport de Lacan à Freud. Lacan a abordé Freud non pas vierge de tout préalable, mais en disposant d'un point d'appui qui allait lui permettre d'actionner son levier Freud. Lequel ? Son stade du miroir (inventé alors qu'il n'était nullement freudien), autrement dit sa définition du moi, laquelle allait plus tard trouver sa place avec cette autre invention lacanienne (elle aussi nullement freudienne), celle du ternaire symbolique, imaginaire, réel. On peut voir, de là, que la question, pour chacun, se pose de savoir à partir de quel point d'appui, en quelque sorte extérieur à Lacan (comme le stade du miroir était hors champ du discours de Freud), il s'avérerait possible d'aborder Lacan (en ce qui me concerne, ce fut la trouvaille de la translittération). Ou, plutôt, tant que cette question se pose, il ne se passe rien, car c'est une fois résolue que devient possible une inédite et fructueuse lecture de Lacan.